nPrimAtur ijba



La coopérative Euralis a annoncé que la surface dévolue à la culture du maïs transgénique serait décuplée en un an. L'Aquitaine est particulièrement concernée. Page 3

eN colère

Blocus à St-Loubès

Reclassements au rabais ou démissions. les salariés des ateliers de découpe Bordeaux-Viandes refusent de choisir. Page 2

a venir **Tchétchénie**

Contre l'oubli. Amnesty International organise une semaine au cœur du conflit russotchétchène. Page 6



ellend (le



St-Valentin à J+1

Restos vides, bouquets en solde. C'est le moment de rencontrer quelqu'un. Conseils pratiques. Page 4

réAction Royal au crible

Le SMIC à 1500 euros dès juin. Proposition réaliste ou effet d'annonce ? L'avis de l'économiste Edwin Le Héron. Page 2



sUr le viF

sOcial

Dégraissage à Bordeaux-Viandes

Face à l'intransigeance de la direction, les salariés de l'entreprise de Saint-Loubès ont décidé de durcir leur mouvement de grève entamé vendredi dernier.

Tne remorque de camion, une bâche en guise de tente et une quarantaine de travailleurs en colère. Le décor est planté. Les piquets de grève aussi. Depuis lundi, Denis, Jacques, Jean-Philippe dit « Toto », Laurent et leurs camarades ont décidé de bloquer l'accès au site de Saint-Loubès. Comme une réponse à la fermeté de leurs dirigeants... « Ils se foutent de nous », assure Denis. A en juger par le mépris avec lequel le jeune directeur des ressources humaines a refusé de nous répondre, Denis ne doit pas avoir tout à fait tort.

Quarante personnes sont concernées par le plan social qui vise la suppression totale du secteur de la découpe de porcs. Raison invoquée par Pierre Varigas, le PDG d'Arcadie Sud-Ouest, propriétaire de l'atelier depuis 2002 : l'activité est déficitaire (1,8 millions d'euros de pertes en 2006). Contestant l'argument, les salariés ont mandaté un expert comptable chargé d'évaluer la gestion des entrepreneurs. Le rapport devrait être



Des abris de fortune pour défendre leurs emplois. Les salariés de Bordeaux-Viandes ne lâcheront rien. THIBAULT LEFEVRE

connu vendredi.

100 euros par année d'ancienneté!

Dans l'attente de ses conclusions, le personnel a décidé de poursuivre la mobilisation et d'empêcher le transport des marchandises. En clair, la viande est consignée dans les chambres froides et n'a pas de visa de sortie. Il s'agit de faire pression sur les décideurs : « Toutes leurs propositions sont inadmissibles. Soit

on accepte de quitter la Gironde pour rester dans le groupe (à Auch, Tarbes, Thiviers, Anglet), soit on rejoint le secteur des produits élaborés du site pour être payé au Smic (ndlr: le salaire moyen est de 1 400 euros). Sinon, ils nous proposent de démissionner et de partir avec un chèque de 2 000 euros plus 100 euros par année d'ancienneté. C'est honteux. Nous, on demande une prime de 8 000 euros plus 1 500 euros par année d'ancienneté en reconnaissance de notre travail ». Après tout, deux membres de la direction de Bordeaux-Viandes sont partis avec 50 000 euros chacun, alors... « Oui, mais cela n'a rien à voir... » selon la direction.

IULIEN RENON

Un syndicaliste évincé

Thierry Guiot, 40 ans, est responsable Force Ouvrière depuis 11 ans. « Au cours de l'année 2006, on m'a promis un poste de responsable de coupe. Avec cette promotion, j'aurais gagné 600 euros de plus. J'ai donc travaillé près de 50 heures par semaine pour leur prouver que j'étais l'hom-me de la situation. Début janvier, la direction m'a demandé de démissionner, pour pouvoir signer mon nouveau contrat quelques jours plus tard. Depuis, l'annonce de la restruccomme démissionnaire, je ne toucherai probablement aucune indemnité. »

Thibault Lefèvre



Le Smic à 1500 euros en questions

La proposition de Ségolène Royal passée au crible par un économiste bordelais.

Edwin Le Heron est maître de conférence en économie à l'Institut d'études politiques de Bordeaux. Il réagit à l'une des mesures phares proposées dimanche par Ségolène Royal.

Quel serait, selon vous, l'impact sur l'économie française d'un Smic à 1 500 euros?

Edwin Le Heron: Ça aurait pour effet mécanique d'augmenter la consommation des ménages, qui est le premier vecteur de croissance économique. Ce que les entreprises perdraient en coûts salariaux, elles le récupèreraient en demande globale, ce qui les inciterait à pro-

duire davantage. Une telle mesure permettrait également d'accroître l'écart entre le Smic et le RMI. Actuellement, un couple dont l'un des membres est au Smic et l'autre au chômage gagne à peine 10 % de plus que si les deux touchaient le RMI. Cette disposition aurait donc un effet direct sur l'incitation à travailler.

Quels en seraient les effets pervers?

E.L.H: Certains métiers, qui nécessitent peu de formation, comme l'aide à la personne (aide à domicile, femme de ménage...) sont déjà exclus du marché du travail avec un Smic à 1 250 euros. Alors,

avec un Smic à 1500 euros... D'autre part, la hausse du Smic va entraîner dans son sillage une augmentation générale des salaires. Il faudra donc l'effectuer par étapes, et non d'une seule traite, dès juin, comme Mme Royal l'a annoncé.

Cette disposition est-elle réaliste financièrement ?

E.L.H: Oui, car contrairement à ce qu'on peut penser, un Smic à 1 500 euros n'est pas forcément de nature à creuser les déficits publics puisque, a priori, ce sont essentiellement les entreprises qui en supporteraient le coût. Cette mesure

pourrait même les réduire. En effet, si les gens sont plus riches, ils consomment davantage et payent plus d'impôts, ce qui constitue des recettes de TVA supplémentaires et de nouvelles rentrées fiscales pour l'Etat. L'économie française est donc globalement capable de digérer cette disposition mais il faudra l'accompagner. Une des possibilités serait de reverser les recettes fiscales induites par cette hausse aux entreprises sous forme d'allégement de charges.

Propos recueillis par Pierre Mailharin agRicUlture

La déferlante OGM

La coopérative agricole Euralis a annoncé la semaine dernière que ses commandes de maïs transgénique allaient s'envoler cette année.

n tabou qui tombe, c'est une nouvelle mentalité qui s'affirme. Beaucoup de producteurs de maïs, traditionnellement méfiants à l'égard des OGM, ont décidé de s'y convertir. C'est ce que vient de révéler la coopérative agricole Euralis, basée en Aquitaine, en annonçant la semaine dernière que les surfaces de maïs OGM destiné à la consommation animale devraient être multipliées par dix.

Selon Euralis, qui fournit ses adhérents en semences, la décision des agriculteurs d'opter pour le maïs insecticide de la multinationale Monsanto est légitime. « Ces deux dernières années, beaucoup d'entre eux ont été victimes de parasites, et ont vu leur production chuter de 15 % », souligne Yves Le Borgne, responsable de la communication de la coopérative.

« De terribles pressions »

De son côté, Jean-Paul Leroy, de la Confédération paysanne, avance d'autres explications : « La baisse de production est due à une réduction de la surface cultivée et à une mauvaise gestion de l'eau. » Et de souffler : « Depuis des années, les maïsiculteurs sont soumis à des pressions terribles de la part de géants de la semence comme Monsanto. »

Yves Le Borgne, lui, reste pragmatique: « De toute façon, les



agriculteurs pouvaient déjà acheter du mais BT à l'étranger... » Et la demande insatiable du marché espagnol nourrit en partie cette tendance pro-OGM en France.

Bientôt de nouveaux maïs modifiés ?

Euralis redoute de voir bientôt des faucheurs s'attaquer aux parcelles concernées. Une crainte justifiée: les partisans de José Bové envisagent déjà des actions coup-de-poing et des procédures juridiques contre la coopérative.

Aussi, l'entreprise aquitaine cherche-t-elle à montrer patte blanche. « Les semences transgéniques ne concernent pas le maïs destiné à la consommation humaine », assure-t-on chez Euralis. « Nous signons également un contrat avec les utilisateurs du maïs BT », ces derniers s'engageant par exemple

à respecter une « distance suffisante » entre des parcelles OGM et non-OGM.

« Inefficace » affirme Jean-Paul Leroy, pour qui « la fiabilité et la traçabilité de la production aquitaine ne seront désormais plus garanties ». Selon le généticien Antoine Kremer, les périodes de pollinisation étant les mêmes pour les deux variétés de maïs, « le risque de contamination n'est pas exclu ».

En dépit de son récent échec électoral aux Chambres d'agriculture, la Confédération devra à l'avenir relever des défis encore plus grands. De nouvelles céréales transgéniques font actuellement l'objet de recherches collaboratives entre Euralis et une entreprise de biotechnologie végétale

Nouria Moolna et Manuel Rambaud

Carnet de justice

Voler un ordinateur portable rendrait-il amnésique ? C'est en tout cas la défense de Jamel, 37 ans, habitant à Bègles. Le jeune homme est jugé pour vol de matériel informatique et, c'est curieux... ne se souvient de rien. Samedi, il aurait profité de l'inattention d'un client de l'Eléphant Bleu, une laverie automatique de véhicules, pour ouvrir sa voiture et lui dérober une sacoche contenant un ordinateur portable. Jamel avait alors 0,99 g d'alcool dans le sang.

Devant les faits qui lui sont reprochés, le prévenu semble ailleurs. Face aux questions de plus en plus précises de la présidente, il est confus, peu sûr de lui. Et il persiste : « J'étais pas dans mon état normal. Je me rappelle pas ». Son état d'ébriété au moment des faits ne fait aucun doute, mais peut-il expliquer cet étrange trou de mémoire? Sceptique, la présidente interroge : « Vous vous souvenez tout de même de votre casier *judiciaire ? »*. Et d'énumérer les treize condamnations antérieures du prévenu : recel, vol aggravé, vol et rébellion, etc. Au final, Jamel est jugé coupable et condamné à quatre mois ferme.

Hasard de comparutions, ce lundi 12 février, l'affaire suivante est quasi similaire. Le prévenu a 35 ans. Sans domicile fixe, il est lui aussi accusé de vol d'ordinateur et a lui aussi la mémoire qui bugue. Phénomène intrigant. Le vol d'ordinateur serait-il nocif pour la mémoire vive ? Un nouveau virus sévirait-il à Bordeaux le week-end ?..

Sonia de Araujo

« OGM : l'étude qui accuse ».

C'est le titre choisi par Michel Despratz pour un documentaire diffusé par Canal + en 2005, retraçant l'arrivée en Europe du maïs transgénique produit par Monsanto. Les autorités européennes, suivant les rapports fournis par la multinationale américaine, n'y ont vu qu'une avancée scientifique. Mais dans le même temps, des chercheurs italiens indépendants ont mis en évidence des modifications organiques sur des

rats. Foie, pancréas... Les rongeurs ont perdu dans l'histoire quelques enzymes digestifs. Rien de grave d'après la firme qui évoque une évolution classique des rats... en fin de vie. Depuis, Monsanto a obtenu que ses résultats soient classés confidentiels. Belle preuve de transparence. Et le gouvernement Berlusconi a stoppé les aides au laboratoire indépendant. Le maïs reste donc propre à la consommation animale.

eNOuête

15 février : l'amour à la

es rillettes seul devant Brokeback Mountain pour la Saint Valentin, voilà le cauchemar des quatorze millions de célibataires recensés en France. Du fond de leur canapé, ils ont écouté la chanteuse Anaïs, à travers la chaîne hi-fi, crier tout haut ce qu'ils pensent tout bas : « Je hais les couples qui me rappelle que je suis seule ». Alors comment les rencontrer, ces plantureuses amazones et ces éphèbes sculpturaux ?

Première adresse : les sites de rencontres. Plus d'un célibataire sur deux y circule, et des centaines de milliers y sont insChâtain, bouddhiste, divorcé ou non, il n'y a qu'à faire son marché. Tarif: 30 euros par mois pour les garçons, gratuit pour les filles. A ce prix, sur Meetic.fr (leader du secteur), les chaperons virtuels se chargent d'envoyer à leurs abonnés une liste hebdomadaire de candidats à l'amour, triés selon des critères prédéfinis. Tout cela reste bon enfant : des modérateurs sont là pour censurer les propos jugés déplacés. Qu'un garçon présente son torse nu en photo et il sera prié de se rhabiller. La lutte contre la perversion passe par là.

Essai en vin

Chatter, c'est bien. Parler, c'est mieux. Pour aller plus loin, ces sites, comme de nombreux clubs de rencontres, organisent des soiLes quatorze millions de célibataires français seront unanimes: trouver un partenaire pour la Saint-Valentin, c'est ridicule. Tandis que pour la Saint-Claude, c'est beaucoup plus original. Il reste 24 heures pour trouver l'âme sœur.

« Les speed-

dating,

franchement,

tre célibataires : cocktails, bals, cabarets. Ces dernières années ont vu fleurir le concept américain du speed-dating (tête-à-tête

successifs de sept minutes chacun censés éviter les baragouinages inutiles). « J'ai essayé, mais c'est l'usine!» franchement c'est l'usine!»

avoue Hans. Comme huit autres internautes, ce père de famille divorcé de 47 ans a donc choisi de participer à un wine-dating (littéralement : rendez-vous oenologique).

Quatre hommes, cinq femmes, un ancien chai cosy et quelques verres de Bordeaux pour délier les langues, le tout pour 58 euros. « C'est cher pour un repas froid », regrette l'élégant.

L'ambiance est guindée, les regards fuyants. L'alcool coule dans le pesant silence de la cave. Le propriétaire du lieu engage la conversation sur les vignobles, et il faut une éternité aux trop timides célibataires pour oser en dévier. Sylvie parle d'un « calvaire de trois heures », estimant ses partenaires « pires que la pire bourgeoisie bordelaise ». Hans déplore surtout qu'il n'y ait pas eu de femmes plus jeunes. Les organisateurs refusent de révéler à l'avance l'identité des participants, donc c'est la roulette russe. Ce soir, des coordonnées ont bien été échangées, mais le bilan reste très mitigé. « Heureusement le vin était bon », positive Svlvie.

La solution, c'est peut-être de

laisser parler la musique. Direction : boîtes de nuit. Des jeunots de l'Austin Club au plus rétro Monseigneur, il y en a pour tous

les âges dans une trentaine d'établissements. Les grands discours deviennent inutiles. Ici, ça se joue dans le déhan-

ché. Et comme tout le monde vient pour emballer, il n'y a qu'à attendre la bonne chanson. Scissor Sisters ou Eddy Mitchell, ils finissent tous par apparaître sous l'éclat des spots.

Les homos n'ont pas ce large choix. Depuis les restrictions horaires ordonnées au Club'in en janvier dernier, ils n'ont plus guère que le Trou Duck pour danser. A en croire Emmanuel, un habitué, « il y a d'autres lieux gays à Bordeaux, mais juste pour baiser ». Le Trou Duck n'est pas une boîte, mais tout comme : agglutiné à la foule ondulante, le fêtard égaré doit accepter de se laisser submerger par les mélodies arc-en-ciel. Murs de duvet rose et clips de Dalida. Un concentré de clichés. « On vient d'abord pour cette ambiance », confie Pierre, « ça nous met à l'aise, loin du regard des autres ». Emmanuel avoue : « si les gens viennent s'amuser entre amis, au fond, ils espèrent toujours rencontrer quelqu'un ».

La manière forte

Si Cupidon n'a pas encore usé de son carquois, autant employer les grands moyens. Pour faire des rencontres sans trop de difficul-



la sAint-Valentin

bourre

tés, rien de tel que les *cruising-clubs*. Aucune inhibition dans ces établissements, par conséquent les âmes sensibles s'abstiendront. Derrière l'enseigne blafarde du gay Code-bar se cache un monde de stupre et de luxure. A priori rien d'inhabituel : un zinc, deux barmen et des clients de toutes origines. Et puis certains apercevront le godemiché, dressé sur le distributeur de bières pressions. Dans un coin, une télévision diffuse un porno sado-maso au scénario minimal. Personne ne

regarde vraiment. Les gars qui atterrissent là sont déjà excités. En quelques minutes, une main baladeuse indique aux proies la direction des backrooms. Dans les couloirs plongés dans le noir, les rires laissent place aux gémissements. On ne communique pas, on s'abandonne simplement pour forniquer avec une ombre. Des affiches sur les murs prônent l'usage du préservatif mais à part quelques voyeurs statiques, qui est là pour vérifier ?

Il y a peu de clients réguliers mais la maison, ouverte depuis un an et demi, ne désemplit pas. « A Bordeaux, quand tu es homo et que tu as plus de trente ans ou que tu n'es pas habillé dernier cri, tu es tout de suite has-been, rejeté », explique Claude, le patron. « Le Code-bar accepte tout le monde ». Les filles, par contre, n'y ont pas leur place, « pour le bien-être de la clientèle ».

Il est un peu plus de deux heures du matin. La soirée touche à son terme. Les célibataires encore en ville sont tous saouls, il n'y a plus rien à en tirer. Après internet, un wine-dating, des boîtes et un cruising-club, celui qui n'aura eu aucune relation sociale en cette

Saint-Claude commencera certainement à songer au suicide. Erreur: mettre fin à ses jours aux alentours du 14 février serait la preuve d'un manque désolant d'originalité. Il reste forcément un épicier ouvert avec qui partager le réconfort d'un bon jus d'abricot.

Pour les autres, ceux qui auront su tirer leurs épingle de ce jeu, une seule chose à retenir : comme le disait Barry White, « *Let the music play* »!

Augustin Arrivé

Les amants de Saint-Jean

Jacques et Yolande Augé fêteront le 17 janvier prochain leurs noces de diamant. Après soixante ans de mariage, la vie de couple, ils connaissent. Surtout que la leur, c'est un peu Dallas.

En 1947, Yolande, 20 ans, abandonnée par ses parents, va oublier ses peines dans la danse. Un soir au théâtre de l'Alhambra, elle se lance dans un piquet endiablé. Jacques, 25 ans, orphelin de père inconnu, tombe sous le charme. Un verre, quelques pas de charleston et la grande aventure commence. Les deux canailles se retrouvent au bal chaque samedi pendant plus d'un an. « On ne se plaisait que pour ça », avouent-ils en chœur. Puis c'est le premier baiser volé, devant chez elle, à l'abri des regards.

Un mariage et cinq enfants plus tard, le couple a tout vécu : des hospitalisations à répétition, un fils décédé, un autre paraplégique, une fille qui les traîne devant les tribunaux pour quelques gros sous et des aïeuls inconnus réapparus sur le seuil de la mort. « On a été gâtés mais c'est ce qui nous a soudés ». De toute façon, même si Yolande comprend les gens qui divorcent, elle estime que s'engager dans une relation sérieuse implique de savoir assumer les bons comme les mauvais moments.

Leur meilleur souvenir ? « Quand on a acheté le scooter ! ». Yolande a le sourire : « sous la pluie, avec mon



Jacques et Yolande : « à notre âge, c'est surtout de l'amitié »

casque, j'avais l'air d'un garçon. Les filles, dans les autocars, me faisaient de grands signes ».

L'amour, pour eux, c'est d'abord physique. Et puis ça évolue en une amitié bien plus profonde. « C'est sûr qu'à 85 ans », ajoute Jacques, « ce n'est pas le sexe qui va nous pousser à rester ensemble ». Le secret de cette longévité, ce sont leurs caractères complémentaires : quand monsieur s'énerve, madame est là pour l'apaiser.

« On a été heureux » tente de conclure Yolande avant que son mari ne la corrige : « on est heureux ! ».

à vEnir

assOs

Tchétchénie, la guerre oubliée

Du 12 au 16 février, la section des jeunes d'Amnesty International Bordeaux organise une semaine pour la Tchétchénie. Là-bas la guerre n'est pas finie.

nna Politkovskaia disait: « Les mots peuvent sauver des vies». Les jeunes d'Amnesty International Bordeaux l'ont bien compris : « Parler de la Tchétchénie a été un choix presque naturel après la mort d'Anna Politkovskaia. Elle était l'une des seules voix à s'élever contre l'oppression russe sur le peuple tchétchène » explique François Petit, de l'antenne jeune d'Amnesty. « Une semaine au cœur de la Tchétchénie » a pour vocation de sensibiliser un maximum de monde au conflit russotchétchène: projection de film, exposition et débats ont ainsi été organisés.

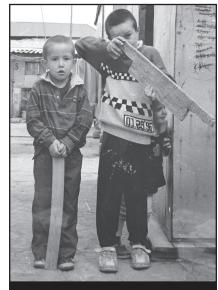
Le sort de la Tchétchénie a en effet cessé d'émouvoir. Cette petite République du Caucase n'évoque plus qu'un terrorisme barbare et des images sanglantes de cadavres d'enfants. Pourtant on connaît mal les racines de ce conflit : une guerre sans fin, des dirigeants gangrenés par la corruption, la violation constante des droits de l'Homme.

Vide de la classe politique

Si Vladimir Poutine répète à l'envi que « la guerre est finie », sur le terrain, la situation est loin d'être normalisée. Michèle Poussard, la responsable du Comité Tchétchénie de Gironde s'interroge: « Pourquoi il y a toujours soixante mille soldats en Tchétchénie si la situation est normalisée? » Certes, Grozny ne tremble plus sous les bombardements et les colonnes de blindés se sont faites plus rares. On parle aussi de moins en moins des « zatchistki », ces terribles opérations de nettoyage. Pourtant, un autre mal plus perfide peutêtre, se répand en Tchétchénie : la République vit à l'heure des réglements de comptes entre Tchétchènes, orchestrés avec brio par Moscou. Et si la capitale paraît à nouveau affairée, ce n'est que façade, à l'image de la « reconstruction » de l'avenue de la Victoire à Grozny et du vide de la classe politique nouvellement élue.

Les jeunes d'Amnesty International Bordeaux ont conscience que cette semaine pour la Tchétchénie ne changera pas le sort de la petite République caucasienne. Il faudrait pour cela un engagement fort de la communauté internationale qui demeure silencieuse. Pourtant ils continueront de se battre, fidèles à leur devise : « Mieux vaut allumer une chandelle que maudire l'obscurité ».

Cyrielle Stadler



Des enfants tchétchènes jouant à la guerre. Une des photos de l'exposition de Maryvonne Arnaud à Sciences-Po.

aVentUre

« Si tu veux vraiment faire de l'humanitaire, tu envoies un chèque »

Affronter les dunes marocaines avec la voiture de papy, voilà ce qui attend Fabien et Emilie, deux étudiants bordelais qui participent à la dizième édition du 4L Trophy. A quelques jours du départ, prévu le 15, leur coffre dégueule, les sacs traînent par terre, les suspensions fléchissent... Quelle opinion ont-ils sur leur aventure ?

Improvisée?

Pas du tout. Ce départ est le résultat de neuf mois de travail. Nous avons dû démarcher des partenaires comme la fac (Bordeaux1, ndlr), organiser des soirées, faire du porte-à-porte chez les commerçants pour récolter assez d'argent. Et puis, j'ai réparé la 4L de mon grand-père, c'était pas rien!



Coûteuse?

3040 euros rien que pour l'inscription. A ça, il faut ajouter le coût de l'essence, la réparation

du véhicule, les fournitures scolaires pour les Marocains... Ça nous amène à 5 500 euros. Des amis qui n'avaient pas pu réunir l'argent ont dû abandonner en dépit de leur motivation. Alors oui, l'argent pèse beaucoup

Ethique?

En fait, je pense que la dimension humanitaire sert de couverture à l'entreprise pour ne pas subir les critiques faites au Paris-Dakar. Il ne faut pas se voiler la face : si tu veux vraiment faire de l'humanitaire, tu envoies un chèque. Théoriquement, on devrait avoir deux sacs de sport et deux cartables remplis de cahiers et de stylos, mais rien n'est obligatoire sur le papier. L'humanitaire, c'est presque un prétexte,

même si l'année dernière, plus de 35 tonnes de matériel ont été distribuées dans les écoles.

Bénéfique?

Extrêmement. La course en elle-même sera le bouquet final, j'imagine. Mais déjà, Emilie et moi avons beaucoup appris. Nous avons dû monter une association, c'est une expérience personnelle en soi. Et puis, les rencontres sont un plus indéniable.

Propos recueillis par Maxime Terracol.

Le 4L Trophy se déroule du 15 au 25 février. Départ à La Bastide le 15. Renseignements: www.4ltrophy.com

à vOir



Des courts-métrages qui en disent long

Un portrait de Hassen, membre du collectif « En attendant demain », était diffusé lundi dernier sur Canal +. Les courts-métrages de ces Girondins parlent de la vie des cités et connaissent un franc succès sur Internet.

«En attendant demain » est un Ofni. Comprenez : un objet filmique non identifié. Pour le découvrir et le regarder, rendez-vous dans *Les films faits* à la maison, sur Canal +, le 12 mars prochain. Ou allez sur leur site Internet enattendantdemain.com.

Les courts-métrages du collectif ont pour objectif de « casser les clichés » sur les banlieues et de montrer au plus grand nombre une autre vision des quartiers que celle transmise par les médias. « On en avait marre de se voir représentés de manière péjorative. On s'est dit pourquoi ne pas faire nous-même un balancier, quelque chose qui pourrait montrer un autre visage de la banlieue? », explique Amine, l'un des instigateurs du projet. Objectif réussi, tellement réussi que 300 000 personnes ont déjà visionné, sur Internet, ce qu'on peut appeler aujourd'hui des OCUP, des œuvres cinématographiques d'utilité publique.

La réalité rejoint la fiction

Le décor est naturel. C'est celui du quartier Floirac Dravemont.



Extrait du film « La French Attitude » qui questionne l'identité française dans les banlieues. PHOTO DR

Les acteurs sont habillés de la même façon à la scène comme à la ville. Les films parlent de sujets de fond comme l'identité, les relations garçon/fille, la recherche de boulot. Ils racontent aussi des situations ordinaires de la vie de quartier. La touche personnelle d'« En attendant demain », c'est la dédramatisation de sujets graves par l'humour. L'inspiration vient du terrain. « Pour le film

baptisé En attendant un boulot, on s'est rendu auprès de jeunes pour savoir pourquoi ils ne trouvaient pas de travail ou pourquoi ils n'en cherchaient pas. Et à partir de là, on a construit un scénario », raconte Amine. Le résultat débouche sur des histoires de 3 à 8 minutes. Le ton est juste. La caricature est évitée.

« Au début, on a mis tout notre argent dans le projet. Il y a même des jeunes des quartiers voisins qui payaient la nourriture ou cotisaient pour nous aider à louer une caméra. On est arrivé à huit courts métrages comme ça, sans aucune subvention.»

La clé, c'est la volonté

Le collectif n'est composé que de bonnes volontés qui donnent de leur temps et partagent leur créativité. Le noyau dur est composé d'une quinzaine de personnes. Le projet a donné lieu à une véritable effervescence dans la cité. Certains castings ont rassemblé une centaine de personnes. « Dans le quartier, le sujet du jour, ce n'est plus l'actualité. C'est En attendant demain », constate Amine. Le bouche à oreille a fonctionné. La consécration est arrivée avec la diffusion de quelques-uns de leurs courtsmétrages sur Canal + dans Les films faits à la maison. Prochain objectif: trouver des locaux pour pérenniser l'action et structurer l'association pour aider d'autres projets culturels à naître.

Linda Douifi

ciNé

Des toiles à la chaîne

L'ouvrier au cœur de l'action cinématographique, c'est le propos d'un festival qui n'hésite pas à enfiler le bleu de travail

Exit les super héros, les princesses et les héroïnes en tout genre à la sauce hollywoodienne. Place aux grèves, à l'engagement syndical, à l'ouvrier lambda qui se révolte contre le démantèlement de son usine.

Au programme de « La classe ouvrière, c'est pas du cinéma », à partir de jeudi à l'Utopia, des projections, fictions et documentaires, des avant-premières, des débats avec des réalisateurs, des universitaires et des militants. L'objectif: tenter de com-

prendre l'évolution du monde ouvrier, ses conditions de travail et son organisation.

Education populaire?

Le choix des films est assez judicieux : des classiques et des moins classiques, de la vieille bobine et du tout frais. L'affiche du festival mélange les genres, proposant, par exemple, *Les LIP ou l'imagination au pouvoir* dans lequel Christian Rouaud revient sur les événements de 1973 à Besançon, une lutte emblémati-

que de l'après 68. Et bien sûr des piliers de bons vieux ciné-clubs comme *La bête humaine* de Jean Renoir (1938).

« On veut montrer que la classe ouvrière existe vraiment, et que contrairement aux idées reçues, elle n'a pas disparu », explique André Rosevègue, le coordonnateur de l'événement. « C'est aussi essayer par les contacts avec les organisations syndicales de proposer aux militants et aux salariés de franchir la porte de verre du cinéma d'art et d'essai. » Une « Le cinéma c'est pas du cinéma » du 15 au 20 février. Cinéma Utopia, place Camille Jullian à Bordeaux. Tarifs: 3,50 euros pour la première séance, 5,50 euros pour les autres. Renseignements au 05 56 52 00 15.

« activité d'éducation populaire », alors ? Plutôt, un doux rêve. Car il ne faut pas se faire trop d'illusions. Les ouvriers ne seront certainement pas les plus nombreux à venir assister aux projections. André Rosevègue, réaliste, conclut, et on est d'accord avec lui : « Le but, avant tout, c'est de se faire plaisir avec une belle programmation ».

Sonia de Araujo

éTat des lieUx

forAine

Dans la caravane de Tania

On trouve de tout dans le musée itinérant de cette « artiste nomade » : des tableaux, des clichés et une multitude de babioles. Dans cet univers bricolé aux allures de brocante, la propriétaire laisse libre cours à son esprit vagabond.

'est une caravane, une bonne vieille caravane ✓un peu fatiguée des années soixante-dix qui abrite un très petit musée. A l'intérieur s'entassent une cinquantaine d'œuvres ou d'objets issus de l'univers du voyage, éclairés par une guirlande multicolore : du sol au plafond, chaque mètre carré est investi. On y trouve pêle-mêle des peintures de campements gitans, des collages réalisés à partir de récup', des photos d'artistes roms ou d'enfants peignant des fresques, des maquettes de roulottes, des instruments de musique, ou encore des articles de presse sur les tsiganes.

Au fond de la caravane, une étroite banquette orangée est coincée entre des vieux 45 tours de flamenco et des piles de livres : c'est le lit de Tania Magy, la propriétaire des lieux. Cette petite femme de 35 ans un brin sauvage, longs cheveux noirs attachés, blouson en cuir, a ouvert ce lieu en 2004.

Née d'un père gitan, elle a décidé de vivre en caravane il y a trois ans, pour « retrouver ses racines ». Elle a conçu son musée sur deux roues comme une installation changeant au gré des saisons, où sont exposées ses créations, celles d'autres artistes tsiganes et les premiers essais de ses élèves. Professeur d'arts plastiques vacataire dans un collège en Dordogne, elle anime en dehors de ses heures de cours des ateliers artistiques avec des enfants, dans des écoles et à l'aire d'accueil des gens du voyage de Bergerac. Les ateliers ont lieu dans sa deuxième caravane, qui fait également office de



salon quand elle rentre chez elle, sur un terrain situé non loin du village de Saint-Nexans.

Dans la pénombre du musée, le regard s'attarde sur le dos d'un violon. Sur le bois, elle a peint une roulotte dans un coucher de soleil, en s'inspirant d'un tableau de Salvador Dalí. C'est la première oeuvre de la collection: « C'est le symbole du départ, de l'aventure. Il y a quelques années,

stationnais chez un ami brocanteur et clown, près de Belin-Belier. Pas très loin, il y avait une dé- musical d'un chetterie ou j'ai trouvé un violon cassé en plusieurs

morceaux. Des amis luthiers m'ont dit qu'il ne valait plus rien, alors j'ai décidé de l'utiliser comme support pour la peinture. L'idée, c'était de raconter le voyage musical d'un objet. »

Il y a aussi un nombre incroyable

de bibelots offerts par les gens rencontrés sur la route, comme un petit cygne en pâte de verre, don d'une enfant gitane, ou le cadeau d'un voyageur marocain: un bouillon d'agneau Maggy garanti hallal! Tous ces objets sont un peu kitch, mais ils sont à l'image de ce lieu foutraque : naïfs, attendrissants et drôles.

Tania Magy se passionne depuis longtemps pour le nomadisme

> et surtout pour l'art tsigane. Elle y a consacré sa thèse en arts plastiques, soutenue en 2002 à la Sorbonne. Et puis elle a créé une association,

Art Rom, il y a 10 ans de ça, « pour faire découvrir les arts tsiganes et du voyage », résumet-elle. La caravane musée est donc devenue le support d'Art Rom, fonctionnant à la manière d'un « entre-sort » forain : le visiteur paie un droit d'entrée d'un euro et assiste à un speech dans la tradition des arts de rue avant de pénétrer dans le joyeux bric-à-brac. « La caravane est un prétexte pour parler de l'art et de la culture tsigane, c'est comme le petit cirque qui s'installe sur la place du village », explique la plasticienne.

Quand les beaux jours reviennent, la caravane part sur les festivals ou les rassemblements sur le thème du nomadisme, comme les Nuits atypiques de Langon ou le Gipsy Swing d'Angers. Pendant quelques semaines, le curieux peut ainsi faire un petit tour – quasi – gratuit en pays rom.

La roulotte reprendra la route en mai, pour se rendre au festival Django Reinhardt, en Belgique, première étape d'un périple qui s'achèvera avec le retour de l'automne.

Annabelle Georgen

« Raconter

le voyage

objet »